

QUAND LES QUARTIERS SUD N'EXISTAIENT PAS ...

De l'époque Romaine au XIX^{ème} siècle, il est difficile de parler des Quartiers Sud ... ils n'existaient pas. De vastes landes parsemées de quelques fermes et traversées par d'innombrables chemins constituaient l'essentiel du paysage de la paroisse de Pontlieue alors indépendante de sa voisine mancelle.

A la croisée des chemins

Depuis l'Antiquité, Pontlieue constitue avec le Gué de Maulny, un peu plus en aval sur l'Huisne, le principal point de passage en direction de Vindunum, la cité gallo-romaine, ancêtre de la ville du Mans.

Un pont ... à l'origine de Pontlieue

On ne sait pas grand-chose du premier pont construit sur la rivière, si ce n'est que le nom de Pontlieue rappelle incontestablement le souvenir d'une borne romaine marquant la distance d'une lieue soit 2,2 kilomètres actuels qui séparait alors le vieux pont romain sur l'Huisne des portes du Mans : le pont de la lieue devient Pontlieue.

Endommagé par les eaux, incendié par des assaillants, sans doute bien des fois, ce pont originel n'a pas survécu à la guerre de Cent ans. Le comte du Maine fait alors édifier un nouvel ouvrage en bois entre les deux moulins de Préau en 1369.

La construction d'un nouveau pont de pierre entre 1555 et 1560 améliore le passage de l'Huisne à cet endroit. Doté de six arches, sa largeur correspond à celle des voies de l'époque, soit l'équivalent de 4,5 à 5 mètres actuels. Cinq moulins y sont construits afin d'utiliser la force motrice de l'Huisne pour mouler le grain. Ils disparaîtront à la fin des années 1940.

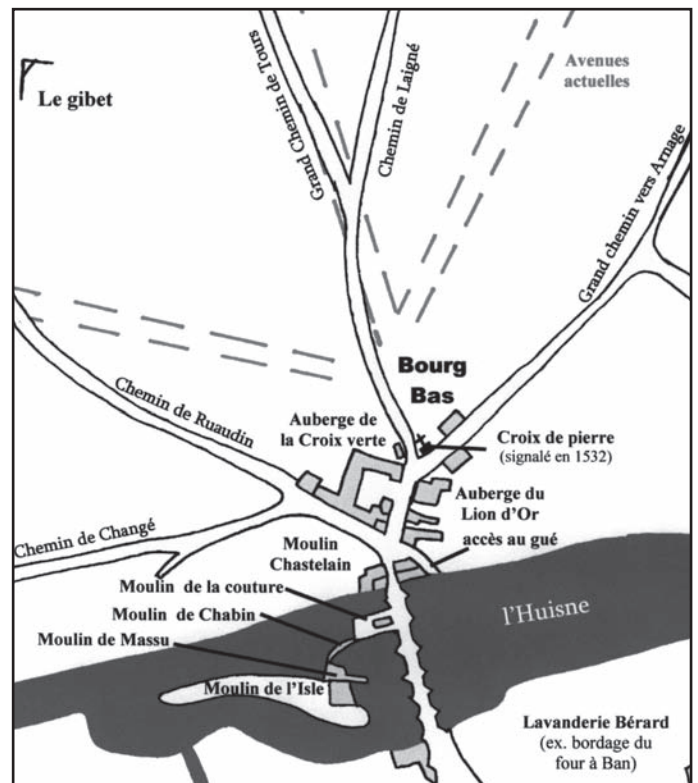


Le vieux pont et ses moulins à la fin du XIX^{ème} siècle

Improprement dénommé «des Vendéens», le pont est en partie détruit en 1793 par les défenseurs de la République dans le but de barrer le passage à l'armée royaliste. Aujourd'hui, seules trois arches rappellent le souvenir de cet ancien ouvrage d'art.

A la croisée des grands chemins

De Pontlieue partent plusieurs voies romaines qui resteront en usage durant la période médiévale sous l'aspect de grands chemins. Celui d'Angers, surnommé «le chemin ferré» emprunte l'actuel boulevard Jean-Jacques Rousseau; puis la vallée aux Poules pour rejoindre le chemin aux Bœufs à hauteur du bourg d'Arnage.



Reconstitution du Bourg Bas de Pontlieue vers 1740

Ce dernier chemin rejoint la voie de Tours pour former le bourg bas de Pontlieue au niveau du carrefour des Quatre vents à une époque où la lune de Pontlieue n'existe pas encore. La croix du Vert-Galant, située à une lieue de l'église Saint-Martin sur la voie de Tours, marque l'entrée dans le village. Une troisième voie partant directement du pont de l'Huisne permet de se rendre à Saint-Calais.

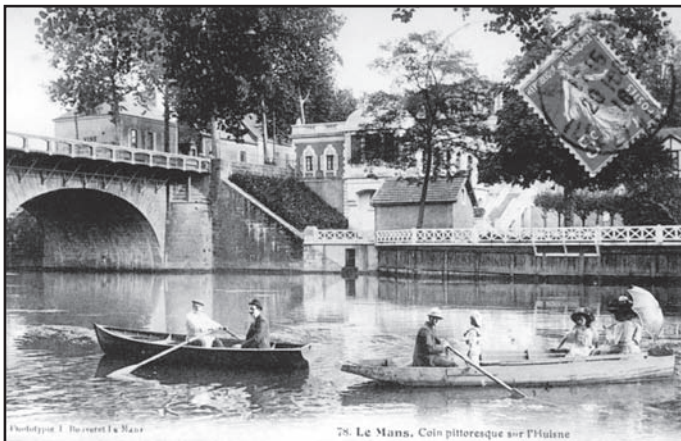
Situé à l'intersection de ces anciennes voies romaines, le bourg bas compte deux grandes auberges : la Croix Verte et le Lion d'Or particulièrement fréquentées par les marchands, voyageurs et pèlerins en transit par Pontlieue.

Le Chemin aux Bœufs

Cet autre chemin antique revêt une importance toute particulière. Prenant naissance à Auvours, sur la voie romaine reliant Chartres à Le Mans, cette route passe non loin des Étangs Chauds, traverse l'axe Le Mans à Orléans, longe les fermes du Fouillet et de la Bazinière, pour rejoindre la voie de Tours à hauteur du Tertre Rouge, à proximité des fermes des Mortes-Œuvres et du Houx. Au-delà du Gué Gilet, elle atteint la route d'Angers au niveau de l'actuelle barrière du chemin de fer située à l'entrée d'Arnage. Pour profiter des nombreux ruisseaux qui le ponctuent et éviter la traversée du Mans, les marchands vendéens et angevins l'utilisent durant une longue période, pour mener vers la Beauce et Paris leurs bestiaux... d'où son nom de Chemin aux Bœufs.

L'aménagement des Royales au XVIII^{ème} siècle

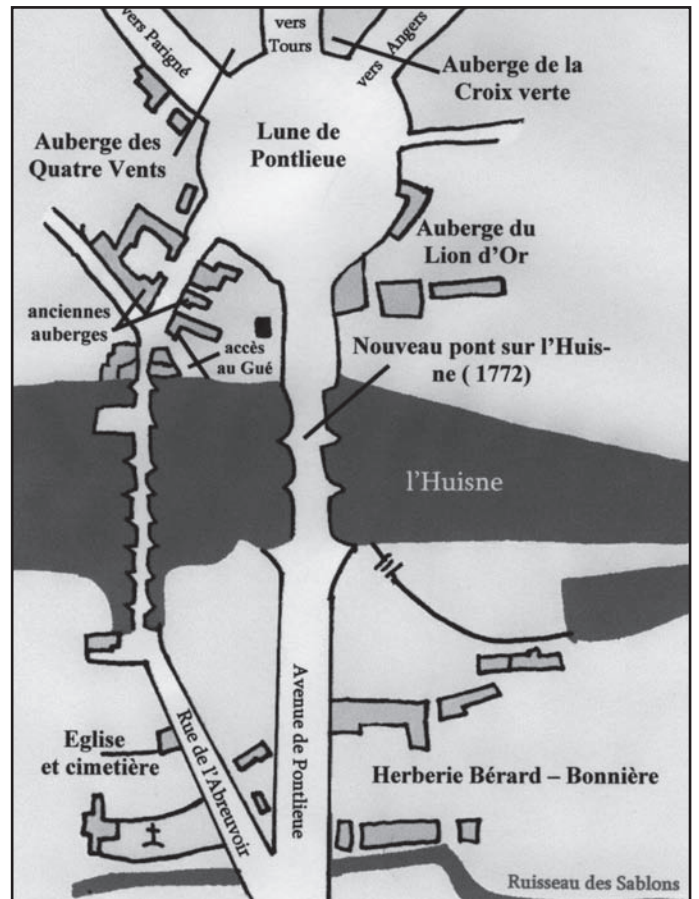
Un nouveau pont est aménagé sur l'Huisne à quelques pas de l'ancien, par l'ingénieur de Voglie entre 1768 et 1776. Il possède trois arches et des trottoirs pour les personnes à pied. Depuis la destruction partielle du vieux pont en pierre du XVI^{ème} siècle, il est l'unique passage sur l'Huisne.



Ballade en barques aux abords du nouveau pont

Désireuse d'améliorer les communications, l'administration royale décide d'établir de larges voies carrossables dans tout le royaume. Ainsi, les anciennes voies romaines sont transformées en routes royales avec l'aménagement des routes du Grand-Lucé (avenue du Docteur Jean Mac) et d'Angers (avenue Félix-Geneslay) en 1752, puis de la route de Tours (avenue Georges-Durand) en 1785. En dépit d'un tracé légèrement différent, ces trois axes, tout comme leurs aînées les voies romaines, se rejoignent au pont de l'Huisne pour former une nouvelle place au cœur de Pontlieue.

Ayant perdu sa position centrale, le bourg bas est délaissé progressivement au profit de cette nouvelle place autour de laquelle viennent s'installer les auberges de La Croix Verte, du Lion d'Or et des Quatre Vents.



Reconstitution de Pontlieue à la veille de la Révolution française

De nouveaux édifices sont construits autour de cette place comme l'épicerie de Monsieur Salot qui décore sa façade avec une lune en ciment. Dès lors cet espace devient, dans l'esprit de nombreux Pontlieusards «la place de la Lune», ... expression qui subsiste encore aujourd'hui, alors qu'elle a été dénommée «place Adrien-Tironneau» par délibération du conseil municipal du 16 février 1925 en souvenir de cet ancien maire du Mans, ardent républicain mais aussi habitant du quartier.

Christophe COUNIL
Sophie ROUYER



L'auberge de la lune de Pontlieue

Petite histoire de la paroisse de Pontlieue

L'ancienne paroisse de Pontlieue s'étendait sur 2.884 hectares de la ferme de la Bertinière au village de Moncé et des rives de la Sarthe jusqu'aux communes de Mulsanne, Ruaudin et Changé.

Aux origines de Pontlieue

L'origine de la paroisse de Pontlieue remonte à la fondation d'un prieuré par Saint Bertrand, évêque du Mans au VI^{ème} siècle. A quelques pas de l'Huisne, dans ce qui n'était alors qu'un simple marécage, il plante un petit hospice destiné à accueillir et à héberger les fidèles qui se rendaient en pèlerinage à l'abbaye Saint-Pierre et Saint-Paul de La Couture. Plus tard, sans doute vers le XI^{ème} ou XII^{ème} siècle, sur les ruines du sanctuaire primitif fut construite une église qui subsista jusqu'à la Restauration.

Peu à peu, des maisons s'établissent à proximité formant ainsi le bourg originel de Pontlieue. Les invasions vikings du X^{ème} siècle n'épargnèrent pas le bourg de Pontlieue qui fut pillé et en partie détruit après la prise du Mans en octobre 865.

Au-delà, c'était partout la campagne. Elle offrait un double aspect : le long de l'Huisne s'étendaient de bonnes terres cultivées de temps immémorial alors qu'au contraire les terres de la paroisse en direction du Sud étaient constituées par de vastes landes au sol ingrat couvert de bruyères, ajoncs et autres petits arbustes sauvages hormis quelques îlots plus favorisés grâce à quelques points d'eau ou petits ruisseaux comme le Roule-Crottes et Les Epinettes.

Ajoncs et genêts des landes de Pontlieue sont peut-être à l'origine du surnom « Plantagenêt » conféré aux Comtes du Maine. Fondateur de la dynastie, Geoffroy était un grand chasseur qui a dû accroître l'étendue de landes en laissant des terres en friche « planter du genêt » pour augmenter ses chasses. Son souvenir nous est parvenu par l'émail qui orna sa tombe et qui constitue désormais l'un des joyaux du Carrée Plantagenêt.



C'est durant la guerre de 100 ans au XIII^{ème} et XIV^{ème} siècle que le Bourg-Bas de Pontlieue eut le plus à souffrir de dévastations : maisons, moulins, ponts détruits.

La mise en valeur des landes de Pontlieue

Toutefois, le retour à la paix marque un tournant dans la mise en valeur de la paroisse de Pontlieue avec un effort réel de mise en culture de sols défavorisés.

Des terres délaissées ou en mauvais état furent confiées à des familles paysannes pour remise en état ou pour édifier à nouveau une demeure détruite. Ainsi, à la fin

XV^{ème} siècle, l'Hôtel Dieu Coëffort propriétaire de la lande du Ronceray tenta sa mise en culture là où les ronces étaient maîtresses. Peu à peu, des habitats se constituent aux Fontennes, Huclapie, Vallée aux Poules, Raineries...

Au XVI^{ème} siècle, près de 400 arpents de terres furent cédés à 13 particuliers entre le Gibet et le Chemin aux Bœufs. Ainsi, un certain Michel Loiseau devient propriétaire de terres semblant correspondre à Vaulion (Vauguyon). Des fermes naissent avec la naissance de bordages.



*Le meunier Marquet le Roy de Pontlieue
Enluminure du Censier de la Couture - 1513*

A la fin du XVII^{ème} siècle, l'habitat à Pontlieue ne différait pas de celui des bordages en pleine campagne. Le principe pour une habitation était une chambre basse avec cheminée et chambre froide faisant suite. Souvent, seul le mur de la cheminée était en pierre, les autres murs ne comportaient que des solives de bois dressées entre lesquelles était glissé un torchis fait d'argile, de chaux et de paille. Le toit des constructions était le plus souvent en « bardeau » c'est-à-dire revêtu de lattes de bois.

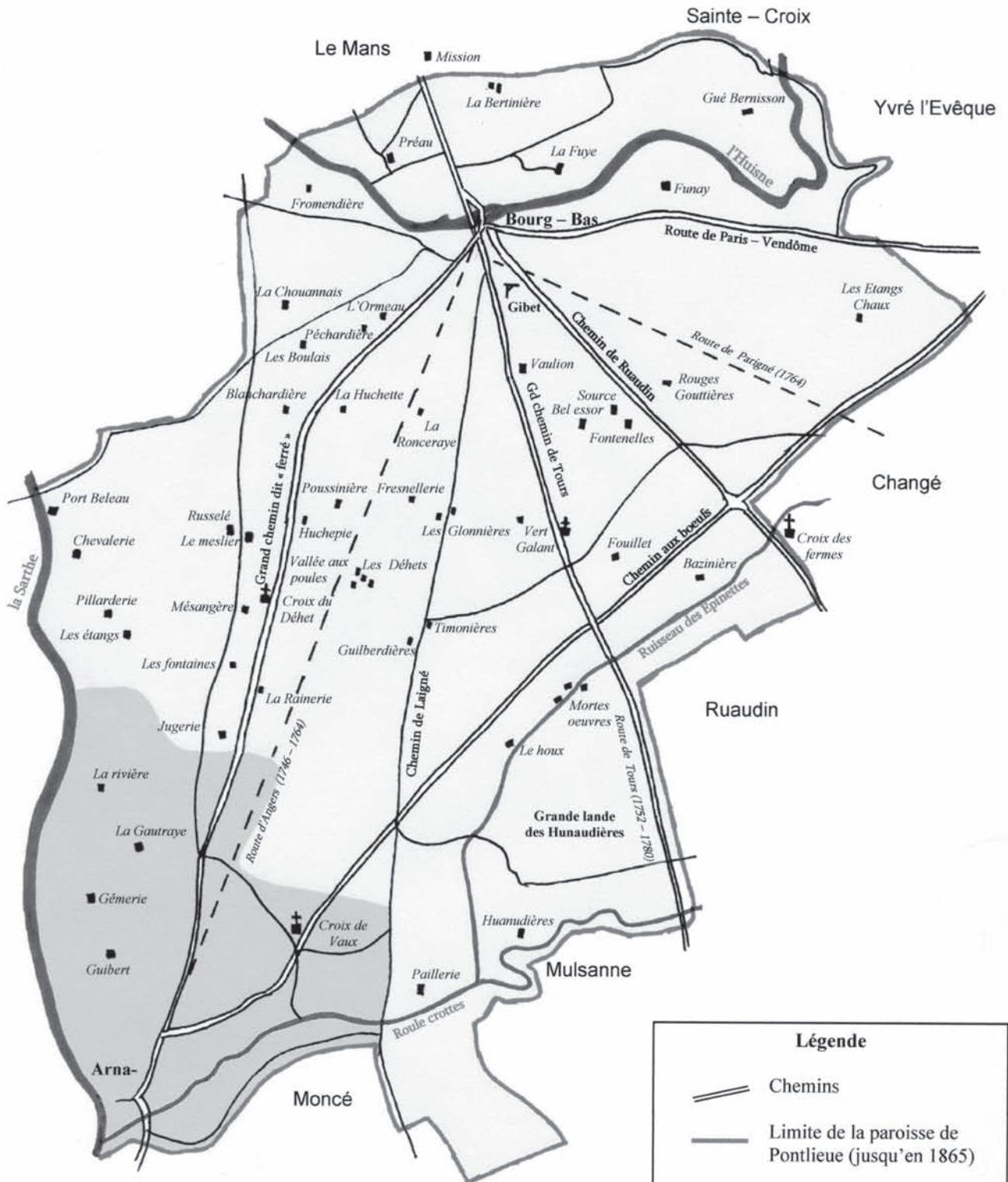
A cette époque, la paroisse comptait 18 métairies principalement situées dans les terres les plus fertiles en bordure de l'Huisne ou des ruisseaux comme le Roule-Crottes (ex. Hunaudières). Aux mains des laboureurs, paysans disposants d'un attelage et de serviteurs, les métairies étaient propriétés du clergé et de l'Abbaye de la Couture.

La paroisse comptait également une soixantaine de bordages. Sans fortune, avec peu de meubles et de bestiaux, leurs habitants vivaient dans une grande précarité. Les exploitations comptaient 3 à 4 fois moins de terres cultivables que les métairies mais étaient ceintes d'une importante étendue de landes où le maître envoyait en toute saison paître ses quelques animaux.



*La Glandée, manuscrit
de La Couture*

La paroisse de Pontlieue avant 1740

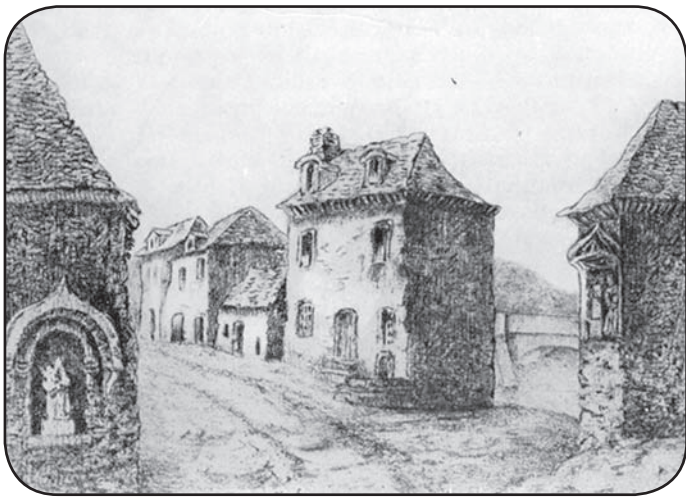


Légende	
	Chemins
	Limite de la paroisse de Pontlieue (jusqu'en 1865)
	Partie de la paroisse rattachée à Arnage en 1865
	Partie de la paroisse rattachée au Mans en 1865

D'après Marcel Mémin, *Pontlieue et Arnage, ancienne paroisse du Maine*, Imprimerie Monnoyer, Le Mans, 1968

La récolte habituelle était le seigle, l'avoine et quelques vignes. Pour pallier aux aléas de la culture, chaque paysan organisait une ou plusieurs activités accessoires et annexes : tissage, « vaisseaux de mouche » (ruches pour le miel et la cire). Chacun œuvrait pour vivre mais ce n'était pas toujours aisé : malchance, maladies, incompétence, manque de courage, aléa climatique ... tout pouvait jouer.

Pendant très longtemps, il est certain que la zone de bois et de landes, avec des terres trop sèches, dut rester inhabitée ou presque. Mais, vers 1750, les landes firent peu à peu place aux sapinières source de profits en un sol très pauvre, sablonneux et c'est ainsi qu'en 1810, la commune comptait 659 hectares de pins, 131 de taillis, 302 hectares de landes soit 1230 hectares impropres à la culture contre 1365 hectares de terres labourables, prés et pâtures.



Le bourg bas de Pontlieue vers 1850. La vierge de gauche se situait à l'angle de l'ancienne route de Changé ; en face, l'auberge du Lion d'Or et le vieux pont.

L'administration de la paroisse

L'administration de la paroisse était dévolue à un procureur syndic désigné très « démocratiquement » par les habitants de la paroisse. De nombreux syndics se succédèrent : Pierre Cohin, René Gautier. Presque tous étaient marchands et avaient parfois un peu d'instruction. Les réunions du syndic se tenaient à l'issue de la messe dominicale devant la porte de l'église. 20 à 40 hommes se réunissaient alors pour débattre de la répartition des impôts, du tirage au sort pour la milice, des rapports avec le curé ou encore de l'instruction.

La misère de la paroisse y est souvent évoquée ainsi que les calamités agricoles ... comme l'hiver historique de 1709 : « *la vieille des rois il fut si violent que la plus grande partie des arbres fruitiers périrent, les plus forts fendoient. Aux mois de février et de mars, il fit un froid si considérable que tous les arbres et plantes furent gelés, l'année suivante le blé fut d'une cherté extraordinaire et encore n'y en avait-il pas assez, la disette fut si grande ...* ».

L'entraide était constante et c'était là un palliatif face à une nécessité vitale car à peu près personne n'avait à proprement parler le nécessaire.

La population de la paroisse avant la révolution

En 1764, la paroisse de Pontlieue comptait 753 habitants dont 170 hommes chefs de famille. Le groupe le plus important étant celui des enfants (292 individus). La catégorie sociale la plus importante était bien entendu les laboureurs, bordagers et autres ouvriers agricoles.

La paroisse comptait assez peu de commerçants. Pas de boucher, la population n'étant pas assez riche pour s'offrir de la viande. Le boulanger était lui-même assez inutile dans la mesure où la cuisson du pain était le plus souvent effectuée au four de la ferme. Le métier le plus florissant fut l'exercice de la pêche dans l'Huisne et les étangs assez nombreux à l'époque. Pontlieue comptait également quelques marchands de bestiaux ou de chevaux.

Les artisans étaient plus nombreux. La paroisse comptait notamment des meuniers, un serrurier, des couvreurs et des maçons (René Lebouc, Claude Milleré, Sébastien Le Moyne). Les plus nombreux étaient les charpentiers, le bois intervenant alors largement dans les constructions. Sans oublier, les charrons et maréchaux-ferrants, artisanat plus strictement agricole. Le tissage sous tous ses aspects représentait une activité importante à Pontlieue notamment dans les fermes lors des longues soirées d'hiver auprès du feu.

La paroisse comptait peu de notables hormis quelques marchands, des clercs et le notaire. Aucun noble ne résidait sur le territoire de Pontlieue, la paroisse dépendant de l'Abbaye de la Couture.

La famille la plus importante était sans conteste la famille Bérard à la tête depuis 1665 d'une manufacture destinée au lavage et au blanchissage des toiles de lin et de chanvre.

Enfin, il convient de signaler la présence sur le territoire de Pontlieue de plusieurs bourgeois, riches gens de loi ou commerçants manceaux qui y firent bâtir une maison de maître pour jouir d'un lieu de détente à proximité du Mans. La plupart de ces propriétaires fonciers avaient un faible pour la chasse dans les landes de la paroisse de Pontlieue qui selon les plaintes des paysans possédaient un nombre trop important de lapins. Ainsi, en 1809 la paroisse comptait 12 maisons de maître, certaines existant encore au Ronceray et aux Sources.

A la demande de Louis XVI, 60 à 80 chefs de famille de la paroisse de Pontlieue se réunissent à la fin du printemps 1789 pour rédiger le cahier de leurs doléances. La suppression de la gabelle (impôts sur le sel), des corvées et des droits de péage ainsi que la destruction des lapins sont au cœur du débat.

Un an plus tard, les révolutionnaires parisiens désormais maîtres du pays transforment les paroisses en communes, marquant la naissance de la commune de Pontlieue ... Une autre histoire commence.

Christophe COUNIL

Louis XIII et Scarron De passage à Pontlieue

C'est à Pontlieue que vont se dérouler deux épisodes restés célèbres dans les mémoires :

En 1614, Louis XIII âgé de 13 ans et sa mère, Marie de Médicis, se rendent de Nantes à Paris.



Louis XIII fait son entrée à Pontlieue accompagné de ses officiers (gravure de 1880).

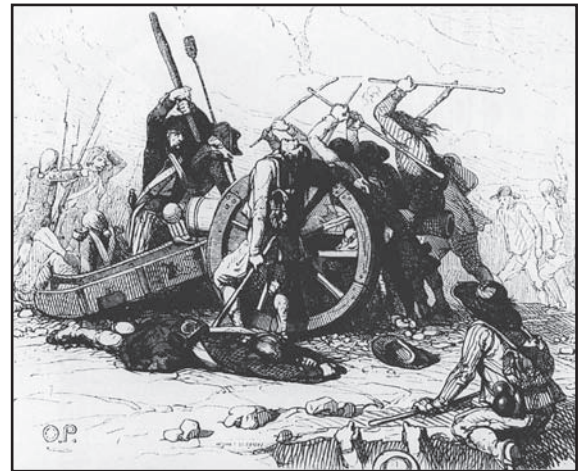
Après avoir dîné à Arnage, le roi et sa mère font une halte dans les landes et les sapinières de Pontlieue afin «d'y voir voler l'oyseau» c'est-à-dire se livrer à l'art ancestral de la fauconnerie. Le cortège royal est ensuite reçu le 6 septembre, entre le bourg de Pontlieue et la Mission, où le corps de ville du Mans accourt pour leur présenter les clefs de la localité.



Vingt-quatre années plus tard, l'écrivain Scarron, déguisé en oison lors du traditionnel carnaval de mardi-gras, est poursuivi par une foule offusquée de son comportement. Pour échapper à ses assaillants, il se réfugie une nuit durant dans «les joncs d'un marais situé près du vieux pont de Pontlieue, d'où il se retira infirme et perclus pour le restant de sa vie».

Pontlieue et le drame vendéen

En 1793, à l'approche des troupes vendéennes, Pontlieue est mis en état de défense. Des redoutes armées de canons sont aménagées à l'entrée de la route d'Angers. Deux arches de l'ancien pont sont coupées et le passage à gué défendu par des vétérans. Rien n'y fait. Le 10 décembre 1793, l'armée vendéenne prend le pont d'assaut, franchit l'Huisne et s'empare de la ville du Mans.



La reconquête des canons par les Républicains lors de la bataille du 12 décembre

Le 12 décembre, des renforts républicains, commandés par Kléber et Marceau, arrivent à Pontlieue. Une bataille acharnée s'y déclenche. Au prix d'une effroyable tuerie, l'armée de Kléber reprend la ville le lendemain matin.

A peine remise de ses émotions, la commune de Pontlieue subit une nouvelle invasion. Dans la nuit du 13 au 14 octobre 1799, plusieurs colonnes de Chouans se dirigent vers Le Mans. Des combats opposent violemment quatre cents Chouans à la quinzaine d'hommes de la 40^{ème} demi-brigade sur la rive droite de l'Huisne, près du pont de Pontlieue.

Du gibet à la rue de Givet

Les fourches patibulaires de la Justice des comtes du Maine étaient placées à 500 mètres du Bourg-Bas entre les routes de Mulsanne et de Ruaudin au milieu d'une lande désignée sous le nom du «Gibet».

Les fourches patibulaires étaient une sorte de gibet à plusieurs piliers que les seigneurs élevaient dans la campagne pour y pendre les condamnés.

L'historien Julien Pesche signale à ce sujet le privilège qu'auraient eu en ce lieu les condamnés suppliciés, dont les os étaient recueillis dans un caveau sous-jacent après une longue suspension, alors que la règle générale était la privation de



sépulture, le corps laissé aux oiseaux de proie et les os blanchis demeurés sur la terre.

Il y a une trentaine d'années encore, la rue du Gibet, entre la rue Vauban et la rue de Ruaudin rappelait approximativement le lieu du supplice des condamnés à mort. Mais les riverains, mécontents d'habiter dans une rue qui évoquait de sinistres moments, demandèrent la modification de son nom. Le 11 février 1967, la municipalité mancelle répondit favorablement à leurs doléances en transformant la rue «du Gibet» en rue «de Givet».

Un des derniers témoignages du passé de Pontlieue disparaissait...

Le développement de Pontlieue au XIX^{ème} siècle

La paix revenue après la période révolutionnaire, Pontlieue désormais promu au rang de commune connaît une certaine croissance démographique. On relève 2 538 habitants au recensement de 1831.

Pontlieue à l'aube de l'ère industrielle

L'activité économique repose essentiellement sur les trois moulins de l'Huisne, un four à brique et une filature.



Les moulins sur l'Huisne. Au fond la cheminée de l'entreprise Janvier et les lavoirs.

La blanchisserie de Pontlieue de la famille Bérard emploie alors plus de cinquante personnes avant d'être revendue en 1834. Sur une partie de ces terrains s'installe, en 1858, l'entreprise Janvier spécialisée dans le tissage mécanique du chanvre. Cet établissement fait travailler trois cent cinquante ouvriers et arrive au 3^{ème} rang des usines sarthoises. La blanchisserie Janvier fonctionne jusqu'en 1930, date à laquelle elle laisse place à l'école Hauréau.

La création de toutes ces usines repose essentiellement sur le dynamisme de quelques hommes. Parmi eux se distinguent les familles cousines Bérard-Vétillard qui, pendant deux siècles, ont non seulement lié leur nom à la vie économique de Pontlieue, mais aussi participé activement à l'administration et à l'expansion de leur village. Michel-François Vétillard en fut le premier maire sous la Révolution et son fils Marcel le dernier.

L'église Saint-Martin doit beaucoup à cette famille. En effet, lors de la Révolution de 1789, l'église romane est saisie comme bien national et achetée, le 26 juin 1796, par René-Charles Bérard qui en fait don à la commune. Mais celle-ci, en piteux état et trop exiguë, peut difficilement contenir tous ses fidèles. Décision est prise de construire une nouvelle de style néo-classique, légèrement en avant de l'édifice roman, dans l'enclos libéré par l'ancien cimetière. La première pierre est posée en septembre 1827. Faute de crédits publics suffisants, les travaux sont interrompus et ne

reprennent que grâce au large soutien financier de la famille Bérard. Après bien des difficultés, l'église est enfin consacrée en 1845 par l'évêque du Mans.



L'Église Saint Martin de Pontlieue

Au milieu des années 1830, une partie des landes de Pontlieue est transformée en champs de manœuvres pour la cavalerie de la caserne de la Mission, puis en champ de tir à cible. Ce nouvel équipement implique des charges financières supplémentaires pour la commune qui se voit imposer l'entretien des voies d'accès pour les militaires.



Le champ de tir et de manœuvres du Polygone

En 1845, la commune de Pontlieue compte un petit millier de bâtis principalement regroupés autour de l'église Saint-Martin et la Lune de Pontlieue.

Le bourg bas conserve un caractère rural : les maisons sont constituées d'un rez-de-chaussée, sans mansarde, avec de petites fenêtres aux volets gris et des portes de bois à double battant. Quelques fermes éparpillées sur près de trois mille hectares de terres labourables, de sapinières et de landes complètent le paysage de la commune.

L'arrivée du train transforme la commune

L'arrivée du train au Mans en 1854 modifie profondément la vie quotidienne de Pontlieue. La gare semble former un obstacle infranchissable entre les deux communes. Cependant, le chemin de fer amène de nouvelles activités et populations. Des usines et entrepôts sortent de terre ; des dizaines de logements à loyer minime se construisent aux alentours pour abriter les nouveaux arrivants. En marge de l'industrie naissante, fleurissent de nombreux cafés, cabarets, auberges et restaurants.



«Chez nous», restaurant coopératif des cheminots - Maroc

Pontlieue devient ainsi un lieu de détente. Les Manceaux s'y adonnent aux plaisirs champêtres, profitent des nombreuses guinguettes ou, plus simplement, jouissent de la quiétude du bassin de l'Huisne avec ses îles bocagères, ses belles maisons, ses jardins et prairies le long des berges.

Avec plus de 3 212 habitants en 1856, la Municipalité ouvre successivement une école de garçons sous la houlette d'un maître et d'un adjoint, puis une école pour filles dont la direction est confiée aux sœurs de la Communauté d'Evron. Forte de cette expérience, la commune de Pontlieue crée sa première salle d'asile (école maternelle) au début des années 1860 pour une trentaine d'enfants.

L'annexion de Pontlieue à la Ville du Mans

Le 8 août 1864, Jules Chalot-Pasquer, maire du Mans, propose à son conseil municipal l'annexion de Pontlieue. Rappelons que les communes de Sainte-Croix, Saint-Pavin et de Saint-Georges ont été rattachées au Mans quelques années plus tôt en 1855. Selon lui, ces communes limitrophes grandissent et se développent aux dépens du Mans et lui enlèvent, sans compensations financières, une partie de ses revenus et de ses habitants.

En effet, Pontlieue n'est pas soumise à l'octroi (taxe perçue à l'entrée de marchandises dans la ville du Mans). La population de l'agglomération vient donc de préférence y faire ses achats provoquant des pertes considérables pour l'octroi du Mans, sans parler des fraudes continuelles qui se multiplient derrière les talus de la gare. Le maire du Mans s'élève aussi contre les quelque 891 habitants de Pontlieue qui viennent travailler au Mans. Ces derniers ne paient ni impôts, ni charges sur les consommations. Cela constitue, de fait, un second déficit pour les finances mancelles.

Marcel Vétillard, le maire de Pontlieue, répond à ce solide argumentaire point à point, mais sans aucun succès. La commune de Pontlieue est réunie au Mans par la loi du 10 juillet 1865, signée de la main de Louis-Napoléon.

Signature de Marcel Vétillard, dernier maire de Pontlieue

Sophie ROUYER

Le Parc à fourrage



En 1878, 4 petits propriétaires du hameau de Pied Sec sont expropriés par le Ministère de la guerre afin de permettre l'édification d'un parc à fourrage destiné à l'approvisionnement en foin, paille et avoine des 2 500 chevaux des régiments militaires stationnés dans les casernes mancelles.

Après cinq années de discussions, de projets et contre-projets la construction débute en 1880 pour une mise en service l'année suivante. A la fin du XIX^{ème} siècle, un investissement important est réalisé avec le raccordement du parc à la gare de triage du Mans.

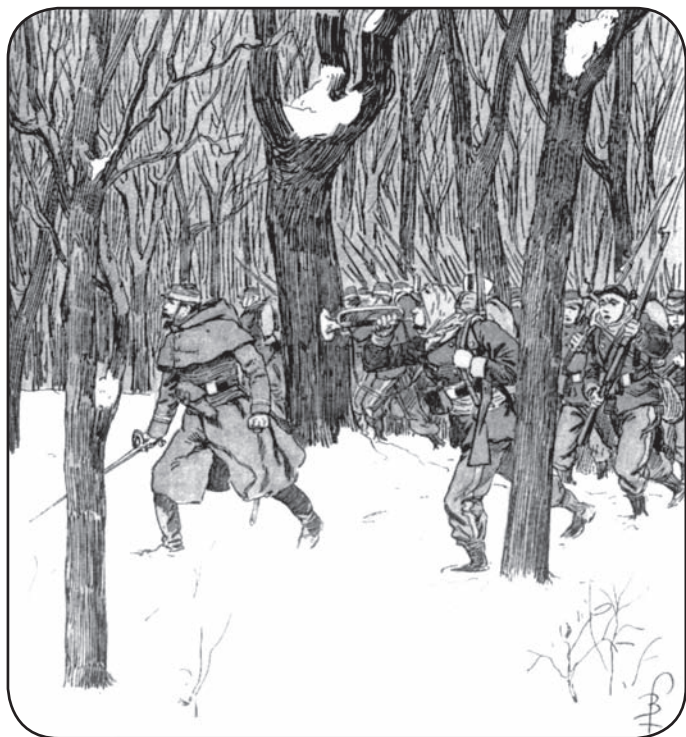
A la libération, la mécanisation de l'armée assure son déclin et sa mort prochaine. Définitivement abandonné, le Parc à fourrage devient une friche urbaine qui fera pendant un temps le bonheur d'un collectif d'artistes avant de devenir récemment le site des Archives départementales.

La bataille du Tertre Rouge - 11 et 12 janvier 1871

La guerre de 1870 oppose la France impériale aux Allemands unis derrière la Prusse. La capture de Napoléon III à Sedan entraîne la chute de l'Empire le 4 septembre 1870 et le retour à la République.

Pourtant, la guerre ne s'arrête pas. Après la défaite d'Orléans en décembre 1870, la 2^{ème} armée de la Loire sous les ordres du général Chanzy bat en retraite vers la Sarthe.

Le 19 décembre, elle arrive au Mans. Alors que le froid est particulièrement fort (-10°) et que la neige recouvre la terre, Chanzy est décidé à livrer devant Le Mans une bataille décisive. Le front s'étend des hauteurs d'Yvré au Tertre rouge. Pendant que la bataille fait rage sur la butte d'Auvours, les moblots (33^{ème} division mobile) prennent place le long du Chemin aux Bœufs.



Charge à la baïonnette des moblots dans les bois du Tertre rouge

Durant plusieurs jours, ils tiennent leurs positions : « Nous étions transis, affamés ; depuis 3 jours aucune distribution de vivres n'avait été faite. Heureux ceux qui avaient encore quelques biscuits. Il était interdit de se laisser aller au sommeil pour éviter la congélation des extrémités. Les souliers qui depuis trois jours baignaient dans la neige prenaient l'eau comme des éponges » témoignera Pierre Savary soldat originaire de Brûlon.

Le 10 janvier, une colonne prussienne se présente devant le Tertre Rouge si bien fortifié qu'on a cru pouvoir en confier la défense à des mobilisés bretons mal armés. Devant les coups de canon de l'ennemi, ceux-ci se débloquent alors sans tirer un coup de feu.

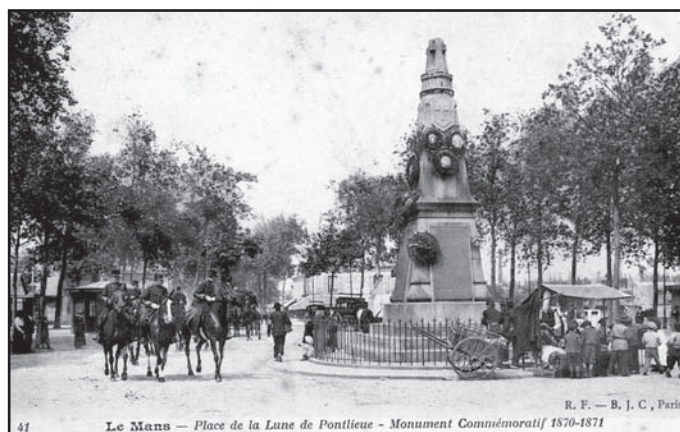
Vers 11 h du soir, les mobiles reçoivent l'ordre de se former en colonne d'attaque, baïonnette au canon, pour reprendre le Tertre Rouge mais les troupes refusent de marcher.

Avant que le jour soit tout à fait levé, une salve de coups de canon tirée du Tertre Rouge finit de démobiliser les soldats qui décampent sans tarder. Chanzy comprend qu'il lui faut se retirer promptement pour éviter un désastre. Les troupes françaises se replient alors vers Pontlieue où les habitants entendent le roulement de l'armée rejoignant le cœur de la ville.

C'est sous le feu des Prussiens, subissant de nombreuses pertes, que les moblots parviennent à Pontlieue pour s'apercevoir que la cohue rend impossible le passage du pont, encombré de soldats, de fourgons, de pièces d'artillerie, dans une ambiance de panique. Alors, guidés par quelques locaux, ils passent l'Huisne à la file, homme par homme, par la passerelle du Moulin.

Vers 13 heures, il ne reste à Pontlieue qu'une compagnie d'élite qui tente de détruire le pont sous le feu des Prussiens. Seule une partie du pont est rompue. À ce moment se produisent les premiers pillages dans les maisons situées autour de la Lune de Pontlieue. Différents combats ont lieu dans le reste de la ville pendant qu'à la gare, les cheminots s'activent et parviennent à faire évacuer 26 convois. Au soir du 12 janvier, Le Mans offre le spectacle d'une ville prise de haute lutte.

C'est en souvenir de ces combats sanglants, qu'un monument en forme de pyramide, taillé dans le granit fut érigé au milieu de la lune de Pontlieue.



La place de la Lune et son monument commémoratif œuvre de Cosnard, sculpteur manceau

Financé par souscription publique, il portait sur ses quatre faces les noms des soldats tués au combat. Il fut déplacé au Cimetière Sud après la seconde guerre mondiale.

Christophe COUNIL à partir d'un article de *La Vie Mancelle et Sarthoise*, Alain MORO, janvier 1998.